

PRIX GRAND ATLAS 2017

DEFENDRE L'ESPRIT CRITIQUE

Bonsoir à tous.

Pour commencer, permettez-moi d'abord de vous dire ma joie d'être ici, parmi vous, dans cette belle bibliothèque qui fait honneur à Rabat, ma ville natale. Je suis extrêmement heureuse et très honorée de présider ce prix si prestigieux. La lecture des ouvrages sélectionnés a été, pour moi comme pour tous les membres du jury, un moment exaltant. Chacun de ces ouvrages a été prétexte à réfléchir, à apprendre, à se réjouir, à s'interroger. A leurs auteurs, je voudrais donc dire merci. La finesse de vos analyses, l'ampleur du travail fourni mais aussi, dans chaque texte, en filigrane, votre engagement pour la liberté de dire et de penser, m'ont profondément bouleversée.

Ce prix est, de manière plus générale, l'occasion de mettre la lumière sur tous les auteurs qui font un travail remarquable pour embrasser le réel et améliorer la compréhension que nous en avons. Ils nous aident à nous défaire de nos préjugés et bousculent nos paresseuses convictions. Je crois que le Maroc a l'immense chance de pouvoir compter sur ces femmes et ces hommes qui s'attaquent à des sujets aussi complexes que notre histoire et nos institutions, les inégalités homme-femmes, la question des libertés individuelles, la place de la religion, et bien d'autres thèmes brûlants. Si nous sommes là ce soir c'est non seulement pour les en remercier, mais pour les encourager et leur dire combien ils sont nécessaires. Tous ceux, parmi vous, qui se sont déjà lancés dans l'aventure de l'écriture savent qu'on a tous besoin, à un moment ou à un autre, de foi et d'encouragement !

Car écrire, c'est prendre un risque. Ecrire c'est briser le silence et c'est, toujours, une révolte. On ne peut écrire sans avoir, chevillé au corps, une soif d'absolu, une exigence radicale. Parfois, dans les moments les plus durs, on se demande si ce travail n'est pas absurde, s'il vaut la peine de remettre en cause le confort des pensées bien établies. Pourquoi au fond, ne continuerait-on pas à fermer les yeux et à jouir du simple bonheur de vivre ?

Paraphrasant le poète palestinien Samih Al Qacim, l'écrivain, poète et journaliste algérien, Tahar Djaout a écrit : « *Le silence c'est la mort. Et toi, si tu parles, tu meurs. Si tu te tais, tu meurs. Alors, parle et meurs.* » Tahar Djaout a reçu deux balles dans la tête le 26 mai 1993, victime comme tant d'autres de l'obscurantisme et de la haine.

N'est ce pas finalement, sur un mode tragique, l'injonction qui nous est faite à nous intellectuels, écrivains, chercheurs, journalistes ou artistes ? Parler, quel qu'en soit le prix. Donner à entendre les sans voix, les invisibles, les marginaux même si leurs mots dérangent, bouleversent, contredisent la doxa ou la bien-pensance. Parler, pour faire émerger une langue qui ait à la fois du poids et du sens et qui, de ce fait, vienne briser la litanie de la langue de bois ou des idéologies rances. Affronter le réel, le raconter, le disséquer. Décrire ses laideurs comme on décrit les noirceurs de l'âme humaine. Continuer de croire qu'un homme qui lit, qui pense, qui remet en cause, est un homme qui sera facteur de progrès, mieux armé pour affronter l'existence et construire des idéaux collectifs.

Voilà, je crois, notre travail.

Dans son Plaidoyer pour les intellectuels, Jean Paul Sartre écrit que « *l'intellectuel est celui qui se mêle de ce qui ne le regarde pas* ». Celui qui s'avance dans des lieux où personne ne l'a invité et où il n'a, peut-être, même pas le droit d'aller. L'intellectuel ne tient aucune vérité pour acquise et il ne doit pas craindre de s'en prendre aux maîtres et aux idoles. En un mot il ne s'interdit pas, comme l'écrivait Nietzsche, de philosopher à coups de marteaux et de déboulonner au passage quelques statues.

Ce travail merveilleux, libérateur, exaltant comporte aussi une part plus sombre. Il nous vaut parfois d'être mal compris, insulté, montré du doigt. Combien d'écrivains ou d'artistes aujourd'hui ne s'étonnent plus d'être l'objet d'anathèmes voire de menaces ? Combien se voient reprocher de ne pas donner une bonne image ou LA bonne image de notre pays ? D'abîmer, à travers leurs analyses, le vernis que tant d'âmes s'échinent à appliquer ?

Il faut, je crois, déconstruire ce rapport si négatif à la critique du réel, à son interrogation et refuser l'idée que l'artiste ou l'intellectuel devraient être au service de l'image comme l'est à juste titre le fonctionnaire du ministère du tourisme ou le diplomate. Il me semble que nous devrions interroger ce rapport passionnel à notre « image ». Qu'est ce que l'image que l'on veut donner de soi ? Quelle est la part de la vérité, et la part du mythe ? Jusqu'à quel point doit on protéger cette image ? Vis à vis de qui ? Dans quel but : économique, diplomatique ? Au détriment de qui ?

Cette méfiance à l'égard du regard critique, de la crudité de l'écriture, je n'ai cessé d'y être confrontée. En tant que journaliste d'abord. Il arrivait qu'on m'appelle après la publication d'un reportage où je décrivais une réalité dont j'avais été témoin. Et bien souvent on ne critiquait pas le fond de mon papier, mais le simple fait de mettre en lumière une réalité dérangeante, qui viendrait contredire l'image mythifiée de notre pays.

Souvenons nous de la formulation du communiqué qui justifiait l'interdiction de *Much Loved*, le film de Nabil Ayouch. Selon le ministère de la Communication cette œuvre représentait « *une atteinte flagrante à l'image du Royaume* ». Ce qui dérangeait c'était donc non pas la réalité dont traite le film, à savoir la prostitution, mais le fait de l'afficher, d'en faire le cœur d'une œuvre dont le but même est d'être vue.

Dernièrement, je discutais avec un cinéaste marocain et avec un romancier dont les œuvres sont assez noires et subversives. Ils me racontaient que les principales critiques qui leur étaient adressées tournaient autour de cette question d'image. A longueur d'interviews, on leur demande : « Pourquoi montrez-vous ce Maroc là ? » et ils en étaient tous les deux désespérés. Evidemment, la critique était d'autant plus virulente que leurs œuvres sont aussi diffusées à l'étranger. « Il faut laver son linge sale en famille » ne cesse-t-on de nous répéter.

Par une sournoise ruse de la raison, celui qui dénonce est toujours soupçonné d'insincérité. S'il exerce son esprit critique, ce n'est pas pour faire émerger une réalité ou combattre un fléau. Non, c'est pour se faire entendre, pour provoquer un scandale, pour gagner de l'argent et, bien sûr, pour se conformer aux attentes du public occidental. Les arguments se suivent et se ressemblent. Mais on dit moins souvent que ceux qui caressent l'image dans le sens du poil le font pour se faire entendre, pour gagner de l'argent, pour plaire aux puissants...

L'écrivain et journaliste algérien Kamel Daoud m'a récemment raconté que ce qui lui a fait le plus de peine, au moment des polémiques dont il a été l'objet après les agressions de Cologne, ce

ne sont pas les gens qui lui disaient qu'il avait tort ou ceux qui considéraient qu'il défendait des idées déviantes ou immorales. Non, ceux qui l'ont le plus blessé sont ceux qui lui ont dit : « tu as raison. Mais il ne faut pas le dire. » Ceux qui, tout en partageant ses valeurs et en reconnaissant la légitimité de certains combats, finissaient par chuchoter : « Quand bien même c'est juste, ça ne se dit pas ». Cette condamnation au silence m'est insupportable. Pour eux, dire c'est déjà trahir. Il faudrait détourner les yeux et se taire.

Dans le *Candide* de Voltaire, Pangloss ne cesse de répéter que « *tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes* ». Philosophe optimiste jusqu'au déni, il représente ce que les philosophes des Lumières n'ont cessé de combattre : l'aveuglement, le refus d'affronter la noirceur du réel, l'attentisme. Pourquoi Pangloss chercherait-il à agir sur la marche du monde puisqu'il n'imagine pas qu'une possible amélioration puisse lui être apportée ? Il n'est pas étonnant que ces mêmes philosophes se soient aussi passionnés pour les sciences de l'éducation et pour tout ce qui permettrait, justement, de faire émerger un individu libre et doué d'esprit critique. Chez Condorcet par exemple l'école doit d'abord apprendre aux enfants la liberté de jugement. Ni dogmatique, ni relativiste, l'école doit lutter contre les préjugés, l'intolérance et les superstitions en rendant « *la raison populaire* ». « *Son devoir, écrit-il, est d'armer contre l'erreur, qui est toujours un mal public, toute la force de la vérité ; mais elle n'a pas le droit de décider où réside la vérité, où se trouve l'erreur.* » A l'enfant donc de se lancer dans cette recherche.

L'esprit critique devrait, à mon sens, être sans cesse encouragé car sans lui, on ne verra pas émerger l'individu, ciment essentiel de la démocratie. On ne construira pas un nouveau rapport à l'universel, où chaque femme et chaque homme se définit au delà de son appartenance culturelle, comme un membre de la grande famille humaine.

J'ai eu la chance d'avoir des parents qui ne se sont jamais lassés des questions que je leur adressais. Et croyez moi, elles étaient nombreuses. Ils ne s'offusquaient pas que je remette leurs propos en cause, que je les contredise quand mon avis différait du leur. Au contraire, ils s'agaçaient quand je faisais preuve de paresse intellectuelle ou de naïveté. Ils m'ont élevé dans l'adoration des esprits libres et c'est grâce à eux que j'ai découverts puis admiré, follement, Baudelaire, Rimbaud, Nietzsche ou encore Diderot et Tchekhov. Un esprit libre n'accepte aucune restriction à sa liberté de dire ou de penser. Ni au nom de la bienséance, ni au nom de la sécurité. Il agit avec panache. Il n'écoute ni ceux qui répète « Tu devrais avoir honte », ni ceux qui le préviennent : « Tu devrais avoir peur ».

Les injonctions au silence que j'évoquais plus tôt sont nombreuses et prennent différentes formes. Les femmes connaissent, je crois, de manière encore plus forte et plus intime ce rapport au silence. La parole féminine a trop longtemps été étouffée, minorée, moquée même. Il en allait du discours des femmes comme de celui des enfants : ce qu'elle raconte n'est ni cru ni pris en compte.

Il faudrait être un habitant de la lune pour ne pas avoir été secoué, d'une manière ou d'une autre, par la libération inédite, dans sa forme et dans son ampleur, de la parole des femmes sur les violences dont elles sont victimes. L'affaire Weinstein a provoqué une véritable onde de choc et de Los Angeles à Paris, en passant par Casablanca, Rome ou New Delhi, des centaines de femmes ont décidé de dire publiquement non, de raconter ces histoires que la société ne veut pas entendre ou qu'elle repousse d'un revers de la main. « *Parce que ça ne se dit pas. Parce qu'il faut garder ça pour soi et souffrir en silence.* »

Toutes ces femmes nous ont rappelé que la soif d'émancipation, le refus du patriarcat, la lutte contre les inégalités passent avant tout par la libération de la parole. Briser le silence, c'est sortir de son isolement, c'est mettre à distance des normes devenues obsolètes et sources d'aliénation. Fatima Mernissi l'avait compris bien avant nous. Toute son œuvre est une célébration de la vertu libératrice de la parole, de l'écriture, de la libre pensée. Par le truchement du personnage de Shéhérazade, elle a démontré qu'une femme qui prend la parole est une femme qui reprend le pouvoir. Se réapproprier les mots, dire « je », se faire le sujet et non plus l'objet du récit, est une manière de redevenir maître de son destin. *« Elle aiderait le sultan à voir que sa haine obsessionnelle des femmes était une prison. Elle guérirait l'âme troublée du roi en lui racontant les malheurs d'autrui »*, écrivait-elle dans Rêves de femme, une enfance au harem. Raconter des histoires et changer le monde.

Dans cette même bibliothèque, il y a quelques mois, une jeune femme, étudiante, a accosté ma mère qui était dans l'assistance. Elle lui a expliqué qu'elle était étudiante en lettres et qu'elle rêvait de devenir, un jour, écrivain. Et puis, d'un air grave, elle lui a demandé : *« Madame, est ce que vous vous êtes fâchée avec votre fille ? Est ce que vous lui en avez voulu d'avoir écrit des livres et de s'être ainsi exposée ? Est ce que ce manque de pudeur vous a d'une manière ou d'une autre blessée ? »*. Bien sûr ma mère l'a rassurée. Elle lui a dit que ce qui comptait c'était l'œuvre et seulement elle. Mais surtout, elle a pris conscience que pour beaucoup de gens, écrire c'était prendre le risque d'être exclu, mal compris, rejeté par le groupe, le quartier, la communauté. Et que ces peurs là avaient le pouvoir d'étouffer dans l'œuf bien des vocations.

« Pour jouer pleinement son rôle, la littérature doit être à la hauteur d'elle-même et de ses idéaux. Elle est l'essentiel, ou elle n'est rien. », écrivait Georges Bataille. Et lorsqu'il s'agit de décrire une réalité, de défendre des valeurs, de prendre une position, il ne peut être question de le faire à moitié, avec timidité. Au contraire, il faut « parler ou mourir » comme je le disais en introduction. Dire le réel plutôt que de se faire l'esclave du mythe. Voilà le combat que je défends.

C'est vrai, il est difficile de continuer à avancer sur ce chemin escarpé, sur cette ligne de crête où tout le monde vous attend au tournant. Nous vivons des temps difficiles pour la pensée. L'appât du buzz, la rapidité des médias, les crispations identitaires ou idéologiques nous menacent de récupération, de détournement, d'abrutissement. La violence des débats, notamment sur les réseaux sociaux, en ont découragé plus d'un qui avait le sentiment qu'une pensée nuancée ou complexe était, désormais, impossible à exprimer.

Mais ne soyons pas pessimistes. Je veux regarder aussi le versant lumineux que m'a fait découvrir ma vocation. Je veux me souvenir des visages de ceux, les plus jeunes souvent, qui sont venus vers moi avides de vérités, de beauté, de débats. Je veux me souvenir des lettres que j'ai reçues, des remerciements dont je ne me sentais pas dignes, des attentes que j'ai suscitées et dont je crains, chaque jour, de ne pas être à la hauteur.

Vous écrivains sélectionnés vous êtes là aussi pour rassurer toutes les jeunes femmes et tous les jeunes hommes qui pourraient craindre, en s'engageant sur ce chemin, de se trouver confrontés à une grande solitude. A eux nous disons que la pensée est une aventure, la plus belle qui soit et que s'y engager réserve des surprises et des joies indescriptibles. Je leur souhaite d'y faire un grand et beau voyage et d'y trouver autant de bonheur que j'y trouve moi. Merci à tous pour votre attention.

Leila Slimani